

Étudie-t-on et parle-t-on de la même façon à l'université quand on est un garçon ou une fille ? Le cas des étudiant(e)s algérien(ne)s

L'opposition (ou pas ?) femme/homme a fait l'objet de plusieurs études sociolinguistiques, où on a montré que « hommes et femmes utilisent un langage distinct dans toutes les situations de communications indépendamment du sexe de l'interlocuteur » (Yaguello, 2002, p. 35).

On a donc porté l'attention sur la différenciation sexuelle dans les usages langagiers. Les missionnaires, anthropologues, ethnologues et explorateurs sont les premiers à s'être intéressés à ce phénomène. Ils sont arrivés à plusieurs constats renforçant l'idée que la parole de l'homme se distingue de celle de la femme. Mais ces études se sont longtemps limitées aux sociétés primitives dans la mesure où on pensait que cette distinction allait disparaître avec le temps notamment avec les sociétés modernes (Ouvr. cité, p. 17). Or de nos jours, on voit émerger la question du genre dans le domaine de la sociolinguistique, issue du côté des Anglo-saxons : elle renouvelle l'approche sexuée en insistant sur la variable sociale dans la différenciation des rôles genrés. C'est à Labov et Sankoff que revient l'élaboration d'une méthodologie adéquate dans l'analyse portée sur la variation linguistique selon les facteurs extralinguistiques ; et la variation genrée en fait partie, même si elle n'a pas été prévue par ces auteurs explicitement.

Certains sociolinguistes ont analysé les phénomènes langagiers pour comparer la parole de l'homme à celle de la femme. En Algérie, Morsly (1997) a démontré l'apparence de différences phonétiques, morphosyntaxiques et lexicales dans l'usage de la *darja* entre femmes et hommes. Ce sujet a aussi suscité l'intérêt de jeunes chercheurs comme Becetti (2011/2013) et Belguedj (2002). Ils ont effectué des enquêtes de terrain pour faire ressortir des différences entre usages sexués des langues d'Algérie. Pour le premier, il s'agissait de décrire les rituels de salutations propres aux deux genres dans la région de Constantine. Pour l'autre, la question était de savoir s'il existe un parler typique de la « jeune femme algérienne ».

On voit que la question de la variation linguistique motivée par des variables sociales comme celle du sexe est un terrain riche pour la recherche.

Notre recherche s'inscrit dans cette optique et elle a été suscitée par l'appel à contribution de la présente revue, invitant à « sexuer » les données de recherches existantes. Notre attention se portera davantage sur les contenus des discours étudiés que sur leur forme. Nous nous intéressons aux étudiants et étudiantes algériennes qui partent poursuivre leurs études en France.

Chaque année les universités françaises reçoivent des étudiant(e)s étrangers(ères), certain(e)s viennent par leurs propres moyens, d'autres grâce à leur pays en tant que boursiers(sières). Cependant, dès la première année de leur inscription, ces étudiant(e)s rencontrent des difficultés et surprises de différentes natures. Ces découvertes, agréables et désagréables, sont en grande partie liées à la langue du nouveau pays, mais ce n'est pas le seul facteur de leurs difficultés universitaires. Nous fréquentons la France depuis plusieurs années et nous avons pu remarquer que certains « étrangers » maîtrisent relativement « bien » le français. Il s'agit de ceux pour qui le français a une place importante dans leur pays d'origine : ceux-ci pensent alors « se débrouiller » avec aisance s'ils vont faire leurs études dans un pays francophone. C'est le cas des étudiants venus des pays du Maghreb.

Ainsi, en Algérie, le français est enseigné officiellement comme « langue étrangère¹ » à partir du CE2 et devient la langue d'enseignement du supérieur pour tous les bacheliers inscrits dans une filière scientifique ou technique. De plus, dans la vie de tous les jours, le français est pratiqué spontanément avec la *darja* et/ou certaines variétés du berbère sous forme d'alternances codiques, notamment dans les grandes villes du pays. Il suffit de se brancher sur une chaîne de radio pour constater ce phénomène langagier. Le français fait partie du paysage sociolinguistique algérien.

L'enseignement/apprentissage en Algérie est en effet compliqué du fait que les savoirs ne sont jamais transmis dans la langue maternelle de l'élève/étudiant : du primaire au lycée, la langue outil est l'arabe standard, puis à l'université, c'est le français qui prend la relève dans les filières scientifiques et techniques. Alors que les élèves et étudiants algériens parlent, dans leur quotidien, des variétés d'arabe dialectal, de berbère ou de français algérien. Cet environnement plurilingue demande que soient développées des stratégies d'apprentissage et de communication spécifiques, entre autre dans les études. Cette situation se complique

¹ Il s'agit plutôt d'une langue seconde.

encore si l'étudiant(e) vient, de façon provisoire ou durable, poursuivre ses études en France.

C'est à partir de ces constatations sur le plurilinguisme des Algériens que nous avons envisagé de nous intéresser à ces étudiants. Nous voulons savoir si, dans une situation de changement de contexte en tant que public plurilingue, filles et garçons réagissent ou pas de la même façon, face au changement de milieu social et sociolinguistique, face aux savoirs, face aux difficultés cognitives ?

On sait par ailleurs que filles et garçons, pour des raisons le plus souvent culturelles, n'investissent pas dans leurs études le même imaginaire, le même espoir, les mêmes énergies. C'est ce domaine que nous désirons explorer dans notre communication, domaine de questionnement qui s'inscrit dans celui, plus large, que nous avons mené dans le cadre d'un projet de recherches Al-Idrissi² sur les étudiant(e)s algérien(ne)s en France.

Hypothèse

Nous faisons l'hypothèse que les réactions des étudiants en France varient selon les sexes, et que les filles développent peut-être une inventivité et une énergie qui s'ancrent dans un « devenir imaginé » différent de celui des garçons, grâce à la réussite visée dans leurs études. En effet, c'est peut-être cette énergie, qu'elle se développe dans leur pays natal ou à l'étranger, qui leur permet de résister à un pouvoir oppressant et qui laisse peu de place aux femmes dans la vie publique.

Méthode

Pour vérifier notre hypothèse, nous avons recueilli puis étudié et comparé les discours des étudiants à ceux des étudiantes, selon deux volets. Nous avons procédé par entretiens semi-directifs effectués avec 5x2 étudiant(e)s de la Région Rhône-Alpes durant l'année 2013/2014. Nous avons étudié la façon dont ils/elles présentent leur arrivée en France et leur installation dans la vie universitaire. Puis nous avons étudié leur façon de réagir au changement de culture d'apprentissage et de langue, en passant d'un pays à l'autre.

² Mené au laboratoire CELEC de l'UJM de St-Étienne.

Résultats

Nos résultats seront exposés en deux volets : d'abord, nous présenterons et comparerons comment les étudiants/étudiantes présentent leur arrivée dans la vie universitaire française ; puis, nous comparerons les réactions des étudiants/étudiantes face au changement de milieu et la façon dont ils/elles disent s'adapter ou pas à leur nouveau milieu.

L'arrivée en France

Il s'agit donc de comparer les dires des étudiants des deux sexes concernant leurs débuts en France à partir de leur arrivée. Nous avons retenu les points suivants :

Un nombre inférieur de filles viennent poursuivre leurs études en France

Au début, nous avons opté pour un échantillon de 10 étudiants de chaque sexe. Cependant, nous avons eu du mal à trouver autour de nous 10 étudiantes algériennes. Nous nous sommes donc limitée à 4. Cela ne signifie pas qu'en Algérie les hommes sont plus nombreux à faire des études. En tant qu'enseignante à l'université de Djelfa, nous avons remarqué que dans les classes, il y a plus de femmes que d'hommes. Cela dépend sans doute de la filière. Mais elles sont sans doute moins nombreuses à s'expatrier pour leurs études — ou à en avoir l'autorisation. D'après l'étude de Coulon et Paivandi réalisée en mars 2003, 42 % des étudiants algériens inscrits en France seraient des femmes, toutes disciplines et universités confondues.

Selon certains discours de nos enquêtés, le nombre inférieur d'étudiantes algériennes en France s'expliquerait plutôt, en effet, par l'attitude des parents ou de l'entourage en général. Ils ne seraient pas nombreux à accepter que leurs filles poursuivent des études à l'étranger. Voici ce que l'une des étudiantes dit à ce sujet :

C : est-ce que le fait d'être une femme/ n'a pas gêné tes parents à te laisser faire des études en France ?

E11 : non non/ pas du tout/ mes parents sont ouverts/ ils sont pas du genre heu/ du genre à imposer des règles// c'est vrai que j'ai des copines qui souhaitaient venir en France/ mais leurs parents n'ont pas voulu// ils avaient peur pour elles

C : peur de quoi ?

E11 : (rire) et ben oui la France c'est l'Europe !/ c'est pas un pays arabe/ il y a beaucoup de liberté et pas d'interdit// j'ai une copine

qui est venue faire des études à Toulouse/ et elle s'est mariée avec un Français/// sa famille ne lui a pas pardonné/// donc voilà ils ont peur de ça/// de s'écarter de la religion.

On voit apparaître dans cet extrait des mots liés à la société algérienne et ses principes vis-à-vis de la femme : « religion », « peur », « interdit ». C'est par l'emploi du mot « liberté » que l'étudiante qualifie la France par rapport à l'Algérie.

Les étudiants de sexe masculin tiennent un autre discours et ont une autre interprétation sur le nombre réduit d'étudiantes algériennes :

C : est-ce que tu connais beaucoup de filles qui sont venues en France/ pour faire des études ?

E14 : heu/ non// j'en connais heu/ j'en connais deux// elles font biologie

C : et les garçons t'en connais ?

E14 : les garçons/ oui j'en connais pas mal/ j'ai les ai connus ici en France

C : pourquoi à ton avis y a moins de filles que de garçons ?

E14 : (rire)/ c'est normal/ les filles quand elles finissent leurs études en Algérie/ elles se marient/ elles se casent/ elles pensent qu'à ça.

Ce passage véhicule une représentation de la femme, considérée comme un être qui s'intéresse plus au mariage qu'aux études. Ce ne serait pas « l'interdit » qui explique ce phénomène mais plutôt une tendance « féminine » : bien sûr, on pourrait faire une relation entre les deux interprétations, qui ne sont pas étrangères l'une à l'autre : en effet, le mariage est au centre des deux discours, comme seul « avenir » de la femme algérienne, qu'elle ait fait ou pas des études. La seule différence entre les deux est qu'un discours envisage ce mariage en France, et l'autre en Algérie. La question est de savoir quelle est la place des études dans ce destin.

Il semblerait que la discrimination sociale liée au genre soit l'un des facteurs expliquant le nombre inférieur des filles qui viennent poursuivre des études supérieures en France.

Nous ne sommes pas en mesure de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses, ni de généraliser le résultat de nos analyses, basés sur une étude qualitative et empirique. Toutefois, certains éléments peuvent nous aider à avancer dans notre questionnement. Comment les étudiant-e-s algériens vivent-ils en France ?

Les étudiantes sont accueillies par un membre de la famille

Contrairement aux étudiants, les étudiantes affirment toutes avoir été accueillies par des membres de famille lors de leur arrivée. Autrement dit, elles n'ont pas été confrontées aux problèmes du logement, ni à la découverte de l'inconnu :

C : tu étais logée où les premiers jours de ton arrivée ?

E : chez mon frère/ il est installé ici depuis onze ans

E : j'ai ma cousine qui habite ici// c'est elle qui m'a proposée de venir continuer mes études en France/ *al hamdou lah* (merci à Dieu)// elle est venue me chercher de l'aéroport// si c'était pas elle je serai pas venue// elle m'aide beaucoup.

Il y a même une étudiante qui est venue rejoindre son mari :

E : j'ai mon mari ici/ il est venu avant moi/ j'en ai profité pour s'inscrire à l'université.

Le soutien familial semble être une condition pour permettre aux filles de poursuivre des études en France. C'est une sorte de réconfort pour les parents, et de garantie : les étudiantes ne sont pas livrées à elles-mêmes et donc on leur épargne certaines difficultés de la vie universitaire. En échange, elles ne goûtent pas toute la liberté qui pare l'image de la France. Le sexe opposé n'est pas soumis au même sort. Ils sont venus en France sans même être sûrs de trouver un logement. Aucun n'a mentionné être venu dans sa famille :

C : tu avais une chambre à la cité universitaire quand tu es arrivé ?

E : non/ c'est un ami qui m'a logé/ il est à la cité// [...] normalement c'est interdit/ *baSah kount* (mais j'étais) obligé// j'avais pas de chambre *ou* (et) l'hôtel c'est cher pour moi// [...] j'essayé de pas me faire remarquer par les agents//

E : (rire) je suis venu *Hakdha* (comme ça)/ j'avais mis de l'argent de côté pour l'hôtel/ après j'ai rencontré un Algérien à la fac, il m'a hébergé euh// le temps qu'on me donne une chambre.

Nous retenons de ces différents discours que les garçons sont plus autonomes que les filles, les difficultés des garçons commencent dès leur arrivée en France avec le problème d'hébergement. Les filles sont accueillies dans un milieu qui reproduit un peu le milieu algérien et leur évite le choc culturel et ses angoisses. En même temps, on les prive de ce que ce choc peut avoir de salutaire et d'émancipant. Elles sont parfois en sécurité mais « surveillées ».

Le soutien financier est présent chez les filles

De la même façon et dans le même sens, les étudiantes déclarent toutes obtenir une aide matérielle de la part des parents. Notons que tous nos enquêtés ne sont pas boursiers, ils sont venus par leurs propres moyens : là encore, on veut aider les filles et leur éviter des désagréments, mais aussi éviter qu'elles ne se mettent à chercher à gagner de l'argent par leurs propres moyens, comme le font de nombreuses étudiantes étrangères, ou même françaises. On voit que les parents contribuent à façonner les ambitions universitaires de leurs filles :

C : tu fais comment pour subvenir à tes besoins ?

E : bon/ euh/ quand je suis venue mes parents *âawtawli* : *_ chwaya_ dra* : *Ham* (ils m'ont donné un peu d'argent)/ *ou* : *_ yabaâthouli* : *_ sa* : *â_ âla* : *_ sa* : *â* (et ils m'envoient de temps en temps)/ *ou* : *_ lhaq* (la vérité)/ et je n'ai besoin de rien ma cousine est très gentille avec moi.

E : (rire) y a mon mari pour le moment// il a un petit djob/

Les filles n'expriment pas des difficultés de nature matérielle. Certes les filles ont plus de soutien financier que les garçons : pourtant certaines d'entre elles travaillent dans la restauration ou le périscolaire car l'aide envoyée par leur famille reste limitée, par rapport à la cherté de la vie en France. C'est ainsi de façon non prévue qu'elles se mêlent à la vie française et sortent peu à peu de leur communauté native, retrouvée en France dans les milieux de l'émigration.

Le problème financier se pose chez les garçons

Les garçons mentionnent régulièrement dans leurs discours des difficultés liées à l'argent. Livrés à eux-mêmes, ils sont dans l'obligation de trouver rapidement une source pour pouvoir subvenir à leurs besoins. Ces étudiants exercent, la plupart du temps, une activité sans rapport avec leurs études avec des salaires plutôt bas : nettoyage, agent de restauration, etc.

E : j'ai fait des économies pour venir// j'ai fait des demandes de bourses mais *walou* : (rien)// maintenant je travaille// c'était pas facile de trouver/ [...] je suis agent à la cité.

E : c'est la galère// à chaque fois que j'ai besoin j'emprunte à droite et à gauche// mais c'est un choix j'assume/ [...] je travaille la nuit/ je suis obligé.

Il semble donc que, dès leur arrivée, les garçons vivent des moments difficiles, mais qu'ils s'en accommodent, sont solidaires et se réjouissent même parfois de cette vie improvisée. L'arrivée en France s'exprime donc différemment entre les filles les garçons. Qu'en est-il de leur réaction face

Étudie-t-on et parle-t-on de la même façon... quand on est un garçon ou une fille ?

à ce changement de milieu ? On peut attendre des réactions différentes face à des vécus différents.

Les réactions des étudiants/étudiantes face au changement de milieu

Nous avons relevé des discours nuancés entre étudiants et étudiantes sur le changement de milieu qu'ils ont vécu. Nous les avons regroupés en différents thèmes.

Sociabilité

À travers les dires de nos enquêtés, il nous semble avoir remarqué que les filles vivaient cette coupure plus en douceur car elles allaient plus facilement vers les autres. Elles affirment avoir créé, sans difficulté, des liens d'amitié avec des étudiants de différentes nationalités :

E : je me suis fait des amis de partout// c'est ce qui est bien en France// tu euh/ tu découvres des cultures de partout//

E : je suis pas venue ici juste pour les études// c'est pour découvrir// j'évite de rester avec seulement les Algériens// je pense qu'il faut profiter/ faut pas rester dans son coin/ faut/ faut/ parler avec tout le monde.

La découverte de la culture de l'autre est très importante chez les filles. Nous pouvons en déduire une forme d'ouverture, dont nous ne savons pas si elle est spontanée ou acquise.

Les garçons, eux, disent au contraire fréquenter des amis ayant la même langue maternelle. Curieusement, ils semblent donc rester davantage dans le milieu qu'ils connaissent :

E : j'ai rencontré des étudiants qui viennent de ma ville et même d'autres// ça fait plaisir// *châoul_ ma :t_ hasach_ rouhak_ wabdak* (c'est-à-dire tu te sens pas seul)//

E : oui oui/ dans mon groupe y a un Algérien/ il m'a présenté à d'autres// des fois on mange ensemble.

Nous pouvons déduire que les étudiants algériens trouvent dans leurs fréquentations avec les « leurs » une sorte de réconfort qui contrebalance l'insécurité matérielle de leur arrivée. Cela permettrait aussi de compenser la distance qui les éloigne de leur famille. Les filles, elles, ne ressentent pas forcément ce manque car la plupart d'entre elles sont accueillies par un membre de la famille : on observe donc une sorte de croisement inversé

entre les éléments affectifs et matériels, entre filles et garçons, dans ce moment important de leur vie.

Rester en France

Le sujet de l'installation en France est l'un des points que nous avons soulevés dans les entretiens avec les étudiants/étudiantes en relation avec ce changement de milieu. Il semblerait que les filles aient adoptée « la France » puisqu'elles disent préférer y rester :

E : je me sens bien ici// tout est organisé// je vais essayer de trouver un travail et rester// après les études.

E : je compte pas retourner en Algérie// je suis venue pour faire mon avenir// ça veut pas dire que j'aime pas mon pays (rire)// mais :/ mais pour mon bien je compte rester.

Cela n'est finalement pas étonnant, au vu de ce que nous avons noté ci-dessus : le traumatisme de l'arrivée, dans les récits de vie recueillis, est adouci par l'accueil chez des proches, qui se résout très vite en ouverture par l'amitié ou des petits boulots de complément. Les garçons, eux, ont d'autres projets et ne se contentent pas de la France — du moins dans leurs paroles :

E : je compte postuler dans le pays du Golfe// c'est bien payé// [...] le diplôme français il a plus de valeur là-bas// j'ai un copain là-bas// il vit très bien

E : je vais travailler un peu ici// et :/ et après je rentre en Algérie// *la : zam_ ndakhal_ mâa :ya_ chwaya_ dra:Ham* (je dois faire rentrer avec moi un peu d'argent).

Les garçons font de la France une sorte de « passerelle » et s'inscrivent dans des perspectives de vie sociale. En d'autres termes, faire des études en France n'est qu'une étape de la vie de ces étudiants, qui envisagent très vite leur sortie des études. C'est en dehors de la France et avec un diplôme français qu'ils envisagent de construire leur vie. Ils souhaitent accéder à des emplois plus valorisés, en visant le Canada ou les pays du Golfe ou d'autres endroits où ils rêvent une vie professionnelle épanouie et rémunératrice.

Par ailleurs, l'intégration à longue durée en France semble faire beaucoup plus partie des objectifs des filles, souvent pour des questions de bien-être affectif et relevant du quotidien. On voit ici comment des imaginaires différents sont façonnés par la vie sociale et culturelle antérieure à l'arrivée en France, dont les études ne forment qu'une étape, sur un chemin déjà largement tracé. Il en découle un investissement et des prévisions, entre autres temporelles, différentes dans les études et leur durée.

Temps accordé aux études

La difficulté matérielle est la raison pour laquelle les étudiants de sexe masculin vont à la recherche d'une activité rémunérée. En conséquence, ils accordent moins de temps à leurs études ; il leur arrive de manquer les cours ou d'être fatigués en cours. Quant à la préparation des examens et des partiels, elle ne se fait pas toujours durant l'année mais au moment même des épreuves :

E : J'assiste pas à tous les cours// des fois je travaille au même moment// j'essaie de me rattraper //

E : les partielles je les prépare au dernier moment// j'ai pas le temps// quand je sors des cours// je vais directement travailler.

Cela explique leurs résultats souvent médiocres, dont ils se plaignent, comme s'en plaignent leurs professeurs, d'après nos propres observations. La concentration sur les études, l'engagement dans leur réussite, l'envie de les faire à fond, diffèrent donc souvent entre filles et garçons, et cela n'a rien à voir avec des facultés différentes, mais avec des conditions sociales différentes de vie. Venons-en, à présent, à l'éventuelle spécificité des études françaises et à la désorientation qu'elles peuvent susciter chez des étudiant-e-s non prévenu-e-s, venu-e-s d'ailleurs.

L'adaptation à l'enseignement français

Pour ce qui est de l'enseignement supérieur français, les deux sexes réagissent de la même manière. Ils sont d'accord pour dire qu'il existe une forte distance entre l'enseignement supérieur en Algérie et en France, dans la transmission des savoirs, le mode d'évaluation, les relations avec les enseignants. Le choc avec la nouvelle culture d'enseignement se présente dès leur premier contact en cours. Ces difficultés s'expriment à différents niveaux :

La prise de parole

E21 : bon/ la difficulté principale que j'ai rencontrée en France c'est lorsque l'enseignant te demande de parler en cours/ c'est gênant/ c'est-à-dire il donne beaucoup d'importance à euh :/// en Algérie j'avais pas ce problème/ j'avais pas peur d'assister au cours (rire)// mais bon/ on s'habitue petit à petit.

La façon de travailler

E10 : ici on nous fait beaucoup travailler/ *baza:f* (c'est trop)/ en Algérie chaque enseignant *yaâti:q* (il te donne) un exposé par an/ *ka:yan* (il y a aussi) même *li:_ ma:_ yâti:k_ bata* (ceux qui te donnent aucun) exposé/// Hnaya t'as plusieurs dossiers à réaliser// les vacances tu les passes à bosser.

La prise de notes

E9 : *ma: nahkilakch* (je ne te raconte pas) les premiers temps (rire)/ c'est pas facile *walah* (je te le jure)/ en plus le prof il parle vite// je connaissais personnes/ je pouvais pas demander les résumés des étudiants// maintenant ça va un peu/ c'était au début.

C'est donc face à une nouvelle culture d'enseignement, à tous les niveaux, que les discours des étudiants et des étudiantes se rejoignent. Le dépaysement est d'autant plus total qu'il n'a pas été prévu ni préparé. Bien sûr, ceux et celles que nous avons rencontré(e)s ont surmonté ce dépaysement et sont encore en France. Mais ils nous ont parlé de camarades qui ont échoué, ont dû rentrer chez eux/elles, ou sont tombé(e)s malades, à cause de ce si grand changement, qui s'ajoute aux contraintes matérielles et climatiques.

Quel que soit le sexe, on voit que l'imaginaire que les a fait partir en France se heurte à une réalité souvent difficile et en tout cas imprévue. Il faut souvent beaucoup de dynamisme et de la patience pour arriver à surmonter ces premiers temps et trouver un « rythme de croisière ». Mais nous n'avons pas pu explorer cette deuxième étape, ni savoir si elle est vécue différemment par filles et garçons, ou plutôt comment elle les transforme ni dans quel sens.

Conclusion

Arrivée à la conclusion, nous pouvons affirmer qu'il existe des différences claires entre les étudiants/étudiantes algériens de notre corpus. On a pu remarquer qu'ils ne s'intègrent pas de la même façon au nouveau milieu d'accueil mais par contre qu'ils s'expriment de la même manière par rapport aux études. Les filles semblent s'intégrer plus facilement, allant délibérément à la recherche de l'altérité. Les garçons auraient tendance à rester entre eux, ils sont à la recherche de leurs semblables et d'un travail et recherchent finalement plus de réconfort face au nouveau milieu que d'aventure. Ces résultats pourraient contrecarrer bien des idées reçues sur filles et garçons, leurs capacités d'adaptation et leur dynamisme.

Références bibliographiques

BECETTI A., 2011, « Répertoires verbaux de jeunes filles à Alger : plurilinguisme(s), représentation(s) et stéréotypes. Existe-t-il un parler jeune "féminin" ? », communication au colloque RFS *Dynamique plurilingues : des observations de terrains aux transpositions politiques, éducatives et didactiques*, Alger, publiée sous le titre : « Répertoires verbaux de jeunes filles/garçons à Alger : plurilinguismes, représentations et stéréotypes. Le français est-il un différenciateur linguistique ? »,

dans A. BECETTI, Ph. BLANCHET et R. COLONNA (dirs.), 2013, *Politiques linguistiques et plurilinguistiques. Du terrain à l'action glottopolitique*, Paris, L'Harmattan, p. 74-92.

BELGUEDJ S., 2002, *Les rituels de salutations dans la conversation des constantinoises et constantinois : le rôle du Français*, Magister en sociolinguistique, Université de Constantine.

COULON A. et PAIVANDI S., 2003, « Les étudiants étrangers en France : l'état des savoirs », Rapport pour l'Observatoire de la vie Étudiante, Université de Paris 8. Disponible sur <www.ove-national.education.fr>

MORSLY D., 1997, « Génération M6. Le français dans le parler des jeunes algérois », dans, *Alger plurilingue, Plurilinguisme*, n° 12, CERP.

YAGUELLO M., 2002, *Les mots et les femmes. Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*, Paris, Payot.